

La montagne sacrée

Que s'était-il passé? — On avait traduit Wagner en allemand! Le wagnérien avait pris le pouvoir sur Wagner! — L'art allemand! Le maître allemand! La bière allemande!...

Société effrayante!...

Il n'y manquait aucun avorton, pas même l'anti-sémite. — Le pauvre Wagner, dans quoi était-il tombé! — S'il s'était au moins retrouvé parmi les sangliers! Mais parmi les Allemands!

Nietzsche

AU SOIR de la première de *Parsifal*, le 26 juillet 1882 à Bayreuth, Bernhard Förster eut la révélation d'une chose pure et spirituelle et allemande qui était pour lui comme l'antidote parfait à l'ignominieuse condition de l'homme moderne, une chose pour laquelle il allait maintenant falloir lutter jusqu'à la mort.

La tempête n'était pas venue de nulle part sans prévenir, loin de là: les idées chevaleresques avaient toujours été à la fête dans son âme blessée. Elles étaient d'ailleurs particulièrement prisées dans les cercles wagnériens qu'il fréquentait assidûment. «Bayreuth est à Wagner comme Lourdes est à Dieu» a écrit le dandy français Robert de Montesquiou. Louis II,

qui en avait financé la construction, y voyait bien plus un sanctuaire qu'une salle de concert. On y donnait des *cérémonies*. Tout avait été fait pour que le spectateur rende les armes: construire une salle qui ne joue que du Wagner, qui soit située loin des grandes villes pour que le mélomane consacre plusieurs jours à la représentation, qu'il y aille en pèlerinage plutôt que d'y courir entre deux rendez-vous mondains. Et puis s'y produire dans le noir, le silence et le recueillement. On venait à Bayreuth chercher la réalisation de cette promesse d'élévation que l'Église repousse toujours à demain et que la musique peut, dans certaines conditions magiques ici remplies, vous donner en une seule fois. On y venait chercher la transfiguration de soi par l'art. Au moins chez cette frange radicale du public, pour qui la musique était la dernière place forte de l'Absolu — et Wagner son plus grand champion.

Mais ceux qui la cherchaient trouvaient aussi dans son œuvre la confirmation de la supériorité de la culture allemande sur toutes les autres.

Un jeune exalté de 27 ans au soir de la première, un Anglais, Houston Stewart Chamberlain, a même décrit *Parsifal* comme le plus haut fait de la création divine — volcans, planètes et pyramides inclus. Son raisonnement se déployait à peu près comme suit: le monde depuis son instant premier, le *caput nil*, jusqu'à l'an 1200 environ, fut le théâtre du combat des races entre elles. Vers 1200 la supériorité teutonique s'est installée, et c'est d'Allemagne que sont venues les plus grandes œuvres artistiques, scientifiques, poétiques et spirituelles. L'apogée de cette phase fut atteint en 1848 à peu près, quand Wagner devint le plus grand compositeur allemand de tous les temps.

La race aryenne est ce que l'homme, sommet de la création, produit de plus élevé.

L'Allemand est le plus élevé des échelons de la race aryenne. Wagner est le plus grand des allemands. *Parsifal* est son chef d'œuvre. On peut ainsi lire scientifiquement l'histoire du monde comme une progression depuis le premier souffle divin jusqu'à *Parsifal*, pierre de façade de la cathédrale teutonique, pierre de façade de l'univers¹.

Förster ne connaissait a priori pas Chamberlain qui n'avait encore rien écrit de notable, mais Chamberlain connaissait très probablement Förster de réputation. En tant que représentant du mouvement antisémite allemand et en tant qu'auteur.

Depuis quelques années, Hans von Wolzogen accueillait régulièrement les articles de Förster dans sa revue, les *Bayreuther Blätter*, l'organe officiel du wagnérisme. Ces « Feuilles de Bayreuth » diffusaient l'évangile; ils œuvraient à la transformation de l'esthétique romantique tardive en une idéologie. Wagner y délivrait régulièrement des articles et beaucoup de belles plumes y dissertaient sur Kleist, Schopenhauer, l'art et la philosophie, la métaphysique, la politique. La musicologie de plus ou moins haute volée y côtoyait des articles de Gobineau sur l'inégalité des races humaines, de la sagesse aryenne en poésie rimée et des histoires de chevaliers celtiques à grosses barbes qui prient le dieu chrétien avec des rites païens.

Förster y avait trouvé sa place en publiant des textes qui essayaient d'inférer une doctrine politique du

1. C'était dans le brouillon de son introduction aux *Fondements du XIX^e siècle* (1899). Il a finalement abandonné cette partie au moment de la publication (à la grande fureur des autorités de Bayreuth).

corpus musical et des écrits du maître, de présenter Wagner en «fondateur d'un style nationaliste allemand».

«Seul celui qui a pu exprimer clairement l'entière teneur de la race aryenne, qui a donné aux plus anciennes richesses de nos pères une forme et un habit nouveau, seul celui-là peut véritablement être appelé un artiste allemand, au sens le plus noble du terme, celui qui par son travail artistique se met au service de l'esprit aryen, de la conception allemande du monde. Wagner l'a fait.»

Il avait ainsi pu s'exprimer sur le végétarisme, sur la vivisection, sur le nationalisme, sur les Juifs. Sur les vertus allemandes.

«La sagesse archaïque aryenne, l'idéalisme, la transfiguration et l'ennoblissement de l'essence germanique par le christianisme, la vaillance héroïque, l'inébranlable fidélité — tout cela trouve sa place dans la forme élevée et soutenue de la tragédie wagnérienne...

«L'art de Richard Wagner est la germanité même.»

Cette publication reconnue dans toute l'Europe lui conférait une légitimation intellectuelle qui le sortait de l'autoédition pamphlétaire à laquelle il était jusqu'à habitué. Mais ces discutables succès de plumitif ne lui suffisaient pas. Förster avait une trop haute estime de lui-même pour se contenter de s'offrir à bon compte une petite exaltation théorique quant aux manières de changer le monde sans jamais rien remettre en jeu. Il voulait tout. Il voulait la Grande Allemagne Aryenne. Il voulait la gloire pour lui-même. Il voulait partir toutes voiles dehors derrière sa baleine blanche... Or il stagnait dans les bassins du port à regarder au loin le spectacle de l'océan qui se déchaînait. À bientôt quarante ans, ni son ancien métier mal payé de professeur de lycée ni son activité intellectuelle et militante ne lui avaient jamais donné la sérénité qu'on

pourrait attendre d'un *homme fait*. Au soir de *Parsifal*, il était sans travail, sans revenu, sans famille (l'amour l'avait déçu, il se considérait comme un «cœur mort»), sans projet. Quand il ne séjournait pas chez sa mère à Naumburg, il logeait dans une chambre d'étudiant à Berlin, cette ville cosmopolite et crasseuse où il menait une vie de bohème contrariée, une vie qui n'était plus de son âge.

Förster avait tous les symptômes de cet idéalisme pathologique qui fleurit en général chez des gens pas trop doués pour l'existence: dégoût pour le confort matériel bourgeois qu'on rencontre autour de soi en tant qu'il signe la faiblesse abjecte, la résignation, la vulgarité (qu'on jalouse peut-être bien secrètement); fantasme d'une pureté qui vous placerait au-dessus des autres; ambitions gigantesques forcément impossibles à combler. Il ne connaissait finalement de la joie que les exultations guerrières de sa vie militante et l'impression de grandeur chevaleresque que lui transmettait l'art qu'il aimait. Dès les lumières rallumées, il bouillait dans son jus, à la fois vaniteux et déçu de lui-même, jugeant n'avoir pas encore la moindre réalisation substantielle à son actif, ou du moins n'en avoir pas encore eu la possibilité. Chose qu'il reprochait en grande partie au Juif.

Le 26 juillet, pour le Grand Soir, il avait pourtant en plus de ses lecteurs et de ses compagnons de culte, une *admiratrice*. Elisabeth Nietzsche. Son frère Friedrich lui avait donné ses deux billets réservés aux membres du «*Bayreuther Patronatsverein*» (la Société de patronage de Bayreuth), et demandé d'en transmettre un à cette jeune femme qu'il poursuivait de ses assiduités, Lou Salomé.

Elisabeth était dans une position inconfortable. Elle n'avait aucun atome crochu avec Lou qu'elle devait chaperonner pour son frère, et ne savait pas sur quel pied danser avec ses connaissances des hauts cercles wagnériens. Même s'il cotisait toujours à ladite Société de patronage de Bayreuth, Nietzsche s'était mis à dos la coterie la plus élitiste et la plus cultivée d'Europe en abjurant brutalement son wagnérisme. Il s'était moqué des décors en carton-pâte du cycle du *Ring* dont il avait vu les répétitions en 1876; il s'était ébahi de l'antisémitisme des wagnériens et de leur maître; il avait conspué le virage de Wagner d'une poésie de la quête de la liberté à une demi-religion en quête de rédemption; il avait vécu comme une trahison son glissement du rêve de souveraineté — Wagner, condamné à mort en 1849 pour sa présence sur les barricades de Dresde, qui publiait un fougueux *Art et Révolution* — à l'esprit casque-à-pointe de l'extrême-droite fin-de-siècle. Les ennuis entre eux auraient, dit-on, commencé après que le philosophe eut joué *autre chose que du Wagner* au piano de la villa suisse du maestro. Depuis *Humain trop humain* (1877) et sa vendetta contre Dieu, leurs différends philosophiques n'étaient de toute façon plus rattrapables. Les Wagner en pleine rechristianisation menaient grand train et jouissaient de la plus haute renommée sociale de leur époque; ils considéraient maintenant Nietzsche avec un mélange de dégoût et de pitié, comme un masturbateur chronique et un pauvre fou solitaire — ce qui d'ailleurs n'était peut-être pas si éloigné de la vérité (Nietzsche est une figure tragique).

Elisabeth avait une peur bleue d'être elle aussi exclue du cercle wagnérien; elle en voulait à son frère

et à ses écrits antichrétiens indécentes qui pourraient bien jeter l'opprobre sur la famille et lui faire perdre cette amitié gagnée de haute lutte. Quand elle avait rencontré le couple Wagner au plus haut de l'idylle maintenant brisée entre son frère et le compositeur, elle avait su imposer son dévouement aveugle, son sens pratique et sa capacité d'organisation hors du commun. Ils lui avaient confié leur maisonnée pendant les mois d'été et elle avait même géré certaines des demandes d'audience avec le maître. Les enfants Wagner l'appelaient « tante Lisbeth ». Cosima lui donnait du *Du...* Et voilà que le danger de l'excommunication flottait dans l'air pluvieux de Bayreuth.

Dans toute cette assemblée du festival, Bernhard Förster était son seul véritable ami proche, le seul sur qui elle pouvait se reposer sans avoir peur de se trahir. Elle le connaissait bien. Ils étaient tous les deux originaires de Naumburg en Saxe-Anhalt où leurs mères étaient très amies. Bernhard en bon wagnérien orthodoxe ne lisait plus le Nietzsche de 1882, mais il avait admiré ses premiers écrits. Et puis il avait toujours trouvé un moment pour aller rendre visite à sa sœur. Les deux partageaient leur ardeur à agir pour une nouvelle Allemagne. Elisabeth n'éprouvait pas particulièrement de haine pour les Juifs, pas plus qu'elle ne s'intéressait à la politique, mais l'activisme de Förster exaltait son désir d'agir. Bernhard lui laissait aussi entrevoir autre chose que cette vie humble au service de la famille promise par sa mère, ou même son frère. Elle sentait confusément qu'il pourrait la sortir de son destin tout tracé de vieille fille de province (à 36 ans, rêvant d'une vie différente de celle des autres jeunes femmes, elle n'était toujours pas

mariée et en souffrait intérieurement). Non seulement il pourrait peut-être nourrir sa *quête d'idéal*, mais, selon les standards prussiens de l'époque, il était bel homme. Grand, svelte, la barbe bien fournie et bien taillée, les yeux clairs, des vêtements modestes qui rappelaient à chacun la rigueur monastique de son engagement esthétique et politique, ses médailles obtenues pour sa bravoure lors des guerres contre la France et l'Autriche accrochées à son revers.

Nietzsche avait déjà rencontré son frère Paul, et l'avait détesté. Il ne connaissait alors Bernhard que de réputation. Sa sœur lui avait parlé de cet homme qui comme lui travaillait à la renaissance de la culture allemande. Leurs points communs s'arrêtaient évidemment à peu près là. Dans un courrier à son fils, Franziska Nietzsche avait dit de Förster qu'il se «*consum[ait] de haine du Juif*». Förster se consumait de haine certes, mais avec un certain style déclamatoire pompeux très efficace. En tant que professeur de lettres anciennes, il avait une certaine façon avec les mots, et puis il n'hésitait pas à se mettre en danger, à donner le coup de poing, à provoquer en duel, à monter sur l'estrade ou la table d'une brasserie enfumée.

Pendant les années 70, son frère Paul et lui étaient devenus des figures importantes du mouvement antisémite berlinois (*Berliner Bewegung*). Ils avaient publié ensemble des articles anonymes dans diverses feuilles de chou et tenté à leur manière de soulever les masses endormies face à ce qu'ils ressentaient comme un *danger d'extinction*.

La Loi d'émancipation juive en Allemagne du Nord (1869) avait déjà fait grincer de nombreuses dents. Deux années plus tard, le Reich à peine uni s'empres-

sait d'imiter la Prusse et de conférer l'égalité aux Juifs. Là-dessus, le krach boursier de Vienne en 73 avait entraîné l'effondrement des industries du métal et la mise à la rue de ses ouvriers. La misère, la faim, la débilité, partout. *On sait à qui profite le crime...* Förster tenait dans ses carnets une comptabilité des institutions où le Juif aurait pris racine: juges 60%; médecins 42%; professeurs 100%. «Vous me demandez en quoi le professorat appartient à la juiverie? Je répète: la caractéristique spécifique du professorat — la joie pour les morts, le calcul, l'attrance pour l'abstrait — est aussi l'un des objets de la juiverie.»

Et puis l'or des Juifs, qui corrompt en l'Allemand tout ce qui est allemand. Qui lui transmet des valeurs détachées du sacré: «C'est le Juif qui a, par son idolâtrie, sa danse pour le veau d'or, conduit à la fondation du capitalisme. Ce capitalisme qui nous extermine.» Le capital des Juifs — d'un côté affameurs du peuple et de l'autre pervers initiateurs des pseudo-idéaux cosmopolites, socialistes, anarchistes, utopistes — qui détourne les masses des valeurs de la germanité. La piété, l'honneur et la fidélité vendus pour quelques deniers aux plus gras des rentiers.

Il fallait laver l'affront que l'Allemagne se faisait à elle-même.

«Nous avons lu dans les vieux textes de loi que, chez les Goths de l'Est, celui qui trahissait sa patrie pour l'ennemi devait être pendu à un arbre mort. Je ne crois pas que l'hiver terrible que nous avons eu cette année ait tué assez d'arbres pour donner son gibet à chaque traître parmi nous les Allemands.»

On s'agitait donc dans les *Kneipe* (bistrot) et les *Bier Garten*; on débattait dans les journaux; on

échangeait des lettres; on organisait des pétitions comme celle dite des «sept» (sept personnalités antisémites en vue) de 1880. Otto Glagau, son maître à penser, avait trouvé le premier slogan du mouvement: «la question sociale est devenue une question juive». Förster avait même embauché Elisabeth pour les aider à organiser la remise de ces 267 000 signatures à Bismark. Leur action n'eut peut-être pas de suite en termes législatifs, elle ne permit pas d'expulser les Juifs ou de limiter leur «entrisme» dans les institutions de l'État, mais son succès populaire fut indéniable. Au milieu des noms de gens simples venus de toutes les couches du peuple, on y trouvait ceux de Hans von Bülow, l'un des plus célèbres musiciens allemands, ou de Hans von Wolzogen, l'éditeur des *Bayreuther Blätter*. Förster: «Avec la pétition, le mouvement antisémite est né. Rien ne pourra jamais l'arrêter.»

Le «mouvement» était fait de ces victimes paresseuses du romantisme germanique dans sa version la plus triste, la plus angoissée métaphysiquement. On peut la résumer à peu près ainsi: il n'aurait été donné qu'aux lointains et glorieux ancêtres (grecs puis germains) de vraiment contempler le monde tel qu'il est. Chaque siècle a ensuite apporté son lot de menteries qui peu à peu voilent le réel. La culture corrompue par divers facteurs exogènes (le Juif) ou endogènes (notamment la passivité face au Juif) est incapable de saisir l'être dans sa plénitude. La Nature se dérobe maintenant à l'inquisition plate de l'esprit rationaliste moderne. La perte de cette connaissance du Tout a ouvert la voie à la modernité industrielle, à ses idées dévoyées et ses simulacres, à la permissivité, au cosmopolitisme, à la corruption...

Et donc la question juive. Le Juif, l'anti-race coupable de peu à peu diluer le sang allemand et d'entraîner l'Aryen vers une culture hors-sol, apatride... Ce n'est pas tant sa religion, qui n'est pas la cause première mais juste un symptôme, que son sang mêlé. Le Juif n'est même pas vraiment un sémite; il est toujours semi-sémité, l'absolu du métissage. La race sans race, le peuple sans sol contamine ceux qui en ont un, de sol, et brouille celui des autres, de sang. La supériorité de la race nordique n'a de sens que si elle est préservée pure. Le Juif par sa simple existence rabaisse donc ce qu'il y a de plus beau en l'homme (le Nord).

La musique énorme et les écrits incendiaires de Wagner apportaient une caution venue d'en haut à ces idées encore réservées aux pamphlétaires activistes plus ou moins consanguins. Ils y trouvaient une consécration de leurs pulsions jusque-là un peu erratiques, de quoi se regrouper en une force, abandonner leur état inorganique de masse sans-tête et s'estimer un peu plus eux-mêmes en adorant le plus grand d'entre eux. L'apprenti nationaliste pouvait piocher des terrains de combat pratiques dans les nombreux écrits du compositeur: végétarisme, lutte contre la vivisection, antisémitisme, réforme de l'habitat et urbanisme, naturisme, hygiène raciale, littérature nationale, colonisation, etc.

On appelle «régénération» la cure qui devait tuer le patient allemand telle que la suggérait Wagner. La politique y était enrôlée pour construire un futur aussi beau que le passé.

Pour reprendre un bon mot de Nietzsche, Förster (Wagner) était un homme d'avant-hier ou d'après-demain, mais il ne connaissait pas d'aujourd'hui.

Dans ses conférences très suivies qui l'ont fait connaître du public allemand, Förster reprenait ces différents points avec sa voix mal assurée d'intellectuel timide qui se retrouve en position d'homme public.

Son plus haut fait d'arme eut lieu à la brasserie Bock en 81. Une fois les « espions juifs » chassés manu militari, 4000 personnes s'étaient réunies à Tempelhof dans le *Bier Garten* du plus célèbre des brasseurs berlinois. Militaires, petits-bourgeois et gens de peu, paysans, employés, artisans. Le lendemain, la vengeance du bon peuple de Tempelhof s'abattait sur le café Bauer (qui appartenait à des Juifs) sur l'*Unter den Linden*. Des dizaines de restaurants fermèrent alors leurs portes aux Juifs. Il y eut de nombreuses rixes. La presse a en partie soutenu, en partie dénoncé. Les journaux conservateurs se plaignaient bien entendu du désordre et de la violence, mais rappelaient tout de même aux Juifs qu'ils avaient des devoirs. Förster et son compère Heinici reçurent des menaces de mort; leur collègue Liebermann dut même demander un port d'arme.

L'activisme avait beau être excitant et dangereux, il entraînait aussi ses moments de découragement. L'absence d'un véritable soutien venu d'en haut, déjà. Wagner avait refusé de signer la pétition des sept de 80. Le maestro était clairement gêné aux entournures par la transcription politique de son antisémitisme qu'il considérait plutôt comme une posture poétique, ou sacramentelle. Il n'assumait pas sa haine du Juif. Il était embarrassé par la frange fanatique de son public, par la dévotion des « faiseurs de phrases » en général et « l'éloquence de comédien » de Förster en particulier. Il avait même accepté de laisser un Juif, Hermann

Levi, diriger *Parsifal*²... Et puis, surtout, Förster devait assumer les conséquences fâcheuses de sa virulence militante. De sa violence.

L'affaire qui a déclenché sa chute eut lieu en novembre 80 dans un hippomobile berlinois.

Fin saouls après une chaude conférence donnée dans un estaminet local (le *Zum Rheingau*) et outrés par l'arrogance du Juif Kantorowicz (arrogance constituée par sa simple présence et sa réaction aux moqueries et vexations diverses que Förster et son ami avaient l'intention de faire subir à tous les Juifs du véhicule), Förster et son compagnon Jungfer décidèrent de s'expliquer avec lui au prochain arrêt. Le ton monta. Kantorowicz fit mine de les frapper, Förster menaça alors d'aller chercher un policier pour le remettre à sa

2. Louis II, qui tenait les cordons de la bourse de Bayreuth, l'avait imposé à Wagner. Après le désastre financier du *Ring des Nibelungen* six ans plus tôt, il avait fallu repartir de zéro et les soutiens et mécènes ne s'étaient pas bousculés. Louis II remit finalement la main au pot et laissa gratuitement Lévi à sa disposition. Le maestro tenta ensuite de proposer d'autres chefs d'orchestre, arguant qu'« on se serait plaint autour de lui » qu'une œuvre si chrétienne puisse être dirigée par un Juif. Mais le roi, qui d'habitude lui cédait tout, avait tenu bon ; il lui aurait même rétorqué que les hommes étaient « tous frères ». Wagner lui avait bien signifié qu'il voyait les Juifs comme l'ennemi de l'humanité et de tout ce qu'il y a de noble en elle, en vain. Gêné par la tournure des événements, il avait ensuite tenté d'exiger de Lévi (qu'il comptait d'ailleurs bizarrement parmi ses amis ; même Cosima l'adorait) qu'il se convertisse au christianisme avant de jouer son œuvre « la plus sacrée ». Mais Lévi, cette fois-ci fermement accroché à son pupitre, avait refusé. Wagner lui déballa alors une minable lettre anonyme l'accusant de coucher avec Cosima. Il la déballe en lui faisant comprendre que ce genre d'horreurs s'arrêteraient s'il se convertissait. Lévi, d'habitude prêt à subir moult humiliations pour travailler avec le génie, cette fois claqua la porte et renonce à diriger *Parsifal*. Or, si Lévi ne dirige pas, Wagner va perdre les fonds de Louis II. Il est obligé de le supplier de revenir. « Vous n'avez pas besoin de renoncer à votre foi... »

place. Kantorowicz déclara justement espérer beaucoup de la venue de l'agent qui pourrait prendre les noms de ses deux agresseurs. Jungfer lui répondit, outré, «Mais vous n'êtes qu'un Juif!» et Kantorowicz, à bout, le gifla. Une gifle qui, dit ensuite Jungfer dans son rapport à la police, était si forte qu'elle en fit tomber son chapeau à terre! «Une gifle à tous les Allemands» allait écrire le *National Zeitung*, résumant l'opinion générale des cercles antisémites (dont celle de Wagner consignée par Cosima le 2 avril 1881: «maintenant les Juifs rouent de coups les Allemands»).

La police arrivant sur les lieux et les gens du bus s'interposant, Jungfer ne put même pas répondre à l'affront qui lui avait été fait. Kantorowicz eut pour finir l'aplomb de provoquer Förster en duel. Un Juif vendeur de vin (*Schnapsjuden*) qui se croyait apte à demander réparation... Förster refusa bien entendu la proposition: aucune des lois de la chevalerie ou de l'honneur, aucune corporation qu'elle fût étudiante, syndicale ou littéraire ne donnait, selon lui, au Juif la possibilité de la *Satisfaktion* (c'était en fait une interprétation très libre de sa part)...

En le provoquant en duel, Kantorowicz essayait ainsi de faire sienne les vertus d'honneur et de combativité qui sont justement attachées au sang allemand. Förster le rappelait à qui voulait l'entendre dans le pugilat général qui menaçait à la descente du bus: «Mais j'ai un père allemand, moi...». Et puis on ne pouvait pas l'accuser de lâcheté... Il était médaillé de la croix de fer pour hauts faits de bravoure contre l'ennemi français, il n'avait jamais eu peur de rien ni de personne. Kantorowicz eut beau répondre qu'il n'avait pas non plus démérité au service de sa patrie, les journaux

antisémites en firent un lâche qui avait attaqué Jungfer par derrière.

La justice des armes étant impuissante, celle des poings ayant été empêchée par les badauds et les passagers du bus, il y eut donc, on s'en doute, dépôt de plainte de part et d'autre, et procès. Kantorowicz d'abord condamné au tribunal à une courte peine de prison s'en sortit finalement en appel avec une amende de 100 marks. Mais on n'en est pas resté là, et Förster et Jungfer ont finalement été considérés comme *les premiers agresseurs*. Après le procès et le bruit médiatique qui s'ensuivit, le président de la province du Brandebourg a convoqué la commission de discipline de la *Königliche Kunstschule zu Berlin* et du *Friedrich Gymnasium* où Förster enseignait depuis plus de dix ans. On lui fit payer son activisme. Celui qui professe la haine peut-il être professeur? Il y fut accusé d'ironie ou brimades envers ses élèves juifs, d'incitations à la bagarre entre les Juifs et Aryens. On l'a enfin blâmé de venir en cours avec des blessures — œil au beurre noir et autres hématomes à peine cicatrisés qui terrorisaient les élèves — pourtant infligées par les mêmes Juifs! On se décida à l'exclure. Les cercles antisémites le considérèrent alors comme un martyr, des rassemblements de plusieurs milliers de personnes eurent lieu un peu partout en Allemagne pour le soutenir (ou plutôt pour mettre à bas Kantorowicz et la presse dite libérale), et défendre le *Vaterland*. Mais l'affaire avait trop duré. Des mois et des mois d'articles, de pamphlets, de procès en diffamation qui ont ruiné Förster (il les a tous perdus).

Il n'avait même pas pu obtenir la *Satisfaktion* de l'avocat de Kantorowicz ou d'Otto Hermes, un des

conseillers municipaux qui s'étaient prononcés contre lui: ils avaient tous les deux décliné le duel. Tout se délitait. La perte de son emploi était en fait tombée au moment d'un essoufflement du mouvement antisémite, en partie dû à l'amélioration de la situation économique. La poussée du Parti du progrès et l'échec concomitant des partis antisémites aux élections de 81, leur perte d'influence dans les milieux conservateurs berlinois avaient mis fin aux grandes heures incendiaries de la brasserie Bock. Pour ajouter le déshonneur à l'insulte, Förster fut ensuite exclu du corps des officiers. On l'a accusé d'agir en étudiant plutôt qu'en officier responsable après que les militants antisémites Schramm et Roland l'avaient, à la suite d'un désaccord philosophique, agressés à coup de cannes dans sa chambre...

Bilan? Kantorowicz avait certes été condamné, mais légèrement. L'antisémitisme avait fait quelques vagues, mais sans vraiment progresser dans l'opinion. Förster avait perdu son honneur d'officier, son métier de professeur, sa position sociale. Ses dernières bribes de respect pour les institutions allemandes s'étaient envolées (la loi «n'existe plus», la «déséducation des juges a commencé»).

Ces difficultés ne faisaient bien entendu que renforcer la détermination de Förster qui aimait par-dessus tout se dire qu'il était un homme déterminé. Son tableau préféré était une gravure de Dürer, *Le chevalier, la mort et le diable*. (Wagner y était aussi très attaché. Le jeune Nietzsche lui en avait d'ailleurs offert une reproduction pendant les années 70.) Selon son interprétation, le chevalier teuton s'y attaque au judaïsme et au capitalisme, figurés par le Malin: «Il sait ce qu'il a à

faire avant de rejoindre son château. On ne sait pas s'il va réussir mais on sait qu'il n'aura pas peur du combat à mort. C'est dans ces combats à mort que l'Allemand trouvera sa part d'immortalité et d'éternité».

Parsifal allait lui donner l'élan qui lui manquait.

Il était arrivé en haut de cette colline sacrée du wagnérisme en homme fougueux et bilieux à l'ambition encore mal orientée, en petit-agitateur-ancien-fonctionnaire qui ne s'était jamais donné les moyens de penser en grand. Il la redescendit en prophète. Transfiguré, prêt au sacrifice ultime. Il n'y avait plus qu'une seule voie possible. Le drame musical avait répondu à toutes les questions. Qui avait vu *Parsifal* devait *prendre le pouvoir*. Ce raisonnement avait sa manière de mécanique, il était même d'une certaine façon tout à fait logique.

Förster voyait en l'artiste un prophète et un guide. Citons son *Das Verhältnis des modernen Judentums zur deutschen Kunst (Des relations de la judéité moderne avec l'art allemand, 1881)*:

«L'artiste est le guide, le prophète de sa nation: il exprime ce que les autres auraient aimé dire mais n'ont jamais réussi à exprimer, il est pour beaucoup un libérateur de l'esprit, il a défait l'obscurité devant leurs yeux, le charme autour de leurs oreilles, il est l'organe d'expression de l'humeur fondamentale du peuple.»

C'était plutôt *en deçà* de la vision romantique du musicien qui avait cours à l'époque. Dans les cercles schopenhaueriens on le voyait comme le *ventriloque de Dieu*. On considérait qu'il proférait plus de métaphysique que de musique. Le musicien parlait depuis l'être même du monde (le réel perdu de vue par la société matérialiste). Wagner le plus grand d'entre tous

avait ainsi pris la stature du porte-parole de la chose-en-soi (Nietzsche). Bayreuth était son temple et *Parsifal* son œuvre la plus sacrée. Wagner ne le considérait d'ailleurs ni comme un drame en trois actes, ni même comme un opéra. Pour le définir, il avait forgé le terme de «*Bühnenweihfestspiel*». Intraduisible. Une «œuvre scénique sacrée de festival». L'emploi du très religieux *Weihe* montre bien son intention d'atteindre le point où l'art trouve le sacré, sa volonté de consacrer sa musique³.

L'enseignement d'un prophète, guide et «porte-parole de la chose en soi», dont on considérait sérieusement la stature de plus haute des créations divines, était donc à prendre littéralement autant que poétiquement. Le maestro était, plus encore que son maître à penser Schopenhauer, l'auteur d'un «nouveau Nouveau Testament».

Le Graal dont il est question dans le drame est un objet fétiche perdu qui unit le terrestre et le divin. *Parsifal* devait donc être considéré par le wagnérien conséquent comme un évangile intimant à chacun le devoir moral de partir en quête de ce qu'il y a de plus haut en l'homme.

Au premier acte Parsifal abat un cygne blanc. C'est l'idiot en lui qu'il tue. Sa beauté corporelle sans volonté de benêt bienheureux, d'apostat. Son processus d'éveil commence par le meurtre de son sensualisme innocent. La forme la plus saillante de l'égotisme, de la volonté aveugle de vivre, est l'érotisme. Symbolisé par

3. Il voulait au moins lui donner la force d'un rite chrétien. Wagner ne considérait pas les mythes religieux comme des vérités littérales. C'est le rite qui l'intéressait, en tant qu'expression culturelle de la quête spirituelle de l'homme, sans que Dieu ait vraiment à intervenir là-dedans.

Kundry la pécheresse qui vit dans la honte, qui a eu le culot de rire du Christ en croix. Péchés de la femme. Sexe. L'acte érotique en tant que pure volonté d'exister par et pour soi est une trahison du Christ.

Contre l'égotisme érotique: le don de soi. La compassion et le sacrifice en sont les deux formes les plus pures.

Compassion, le partage de la souffrance d'autrui. Le fardeau qu'on aide à porter, qu'on porte pour l'autre. Jésus est l'essence de l'être compassionnel, qui prend la souffrance de tous, qui s'inflige la souffrance de tous pour lui donner un sens (la souffrance n'a de sens que si elle permet à l'homme de ressentir la *compassion pour la souffrance*⁴). Sacrifice, le don de sa vie dans un combat à mort contre les pécheurs. Seule la mort rachète la vie menée dans l'erreur. «La mort! Mourir, seule grâce! Debout, chevaliers! Détruisez le pécheur et son tourment.» Et même, faire le don de la mort. Seule la mort apportera la rédemption à la putain Kundry: «Le salut pécheresse, je te l'apporte».

Chaque individu peut ainsi devenir Adam ou le Christ. Le fauteur de la chute ou le rédempteur de tous. Parsifal qui a tué le cygne en lui devient colombe dans la dernière scène. Pureté absolue. Triomphe des triomphes après cinq heures de drame: il a vaincu tous ses démons et soigné les plaies du monde. Kundry meurt dans ses bras, libérée de ses chagrins. Amfortas l'agonisant est guéri. Gurnemanz appartient de nouveau à la société des hommes. Le saint héros soulève

4. Cette insistance sur la compassion a justement détourné les nazis de Parsifal, qu'ils n'aimaient pas. C'est l'un des grands points de différence philosophique entre les wagnériens et leur rejeton hitlérien.

le Graal en bénissant la confrérie des chevaliers, qui prient. Et on ne lésine pas sur les effets orchestraux.

Förster interpréta ce méli-mélo spirituel littéralement. Ce *devoir de sainteté* ne se comprenait que s'il transformait le monde. À la fin, Parsifal devient d'ailleurs un roi-prêtre du Graal ou, si l'on veut, le *Christ-Roi*. En prenant la responsabilité de la régénération spirituelle il a pris aussi la responsabilité temporelle des affaires du monde. Celui qui a compris Wagner doit donc amener la morale chrétienne wagnérienne à l'univers. Förster n'avait alors pas le droit d'adorer la musique pendant le temps du spectacle puis de rentrer ensuite chez lui s'occuper de ses activités bourgeoises (il n'avait d'ailleurs plus d'activités bourgeoises). L'engagement du maître sur les barricades de Dresde en 1848 lui avait valu une condamnation à mort. Le *Gesamtkunstwerk* engage la vie.

Enfin, dernier étage de la fusée, il ne pouvait y avoir de nouveau Christ-Roi qu'allemand. Le vrai christianisme est allemand, puisque Jésus est aryen et que l'Allemand est le plus évolué des aryens: « Si les Évangiles disent que le Christ est le fils de Dieu, alors cela ne peut avoir qu'une seule signification: qu'il ne peut pas être juif⁵. » Purifier la race allemande, c'est de toute façon travailler pour les autres: la nouvelle Allemagne permettra une nouvelle floraison esthétique et culturelle de l'humanité. Ce qui sauvera la race allemande sauvera l'homme.

5. Le Christ est donc apparu chez les Juifs justement parce que c'était là qu'il y avait le plus de travail... « C'est là, sur l'obscur paysage de la plus dépravée de toutes les nations, que la figure du Sauveur pouvait se détacher le mieux. » Cette théorie si clairement exprimée par Förster dans l'un de ses pamphlets connut un certain succès ensuite. C'est peut-être son unique réel héritage idéologique, son legs le plus tangible. Le

Ce fut le grand moment héroïque, au sens antique, de Förster. Il prit conscience de son destin, et il « accepta » les plus hautes charges que la Providence le suppliait de prendre. L'invention d'une nouvelle utopie politique, spirituelle et mystique était devenue une nécessité vitale. L'heure de la critique sociale inorganique dépitée était terminée. Förster avait d'un coup trouvé sa véritable place sur l'échiquier de Bayreuth, juste à la droite du père. Il fallait maintenant aider l'Aryen à s'élever à sa condition, il fallait sauver l'Allemagne.

trio infernal des racines « intellectuelles » du nazisme — Langbehn, Haeckel et Chamberlain — a en tous les cas repris cette idée pour fonder l'alliance qu'ils souhaitaient entre l'épée et le goupillon, entre Luther et la grosse Bertha. L'héroïsme aryen de Jésus y remplace sa souffrance sacrificielle; il devient un guerrier contre le sémitisme. En 2018, ce genre d'argument se retrouve un peu partout sur internet.

